



Une photo mythique de la Longue Marche: Mao en route vers le Nord sur son cheval. En fait, le futur Grand Timonier, longtemps malade et affaibli, marcha finalement très peu.

Récit Philippe Paquet

En 1934, la Chine a un nouvel homme fort: Chiang Kai-shek. Ce militaire au passé trouble, lié à la pègre et aux triades, s'est habilement profilé en successeur de Sun Yat-sen, le fondateur de la République chinoise, disparu en mars 1925. Avec l'Expédition du Nord, lancée en juillet 1926, Chiang a entrepris de réunifier le pays en soumettant, les uns après les autres, les "seigneurs de la guerre" qui s'étaient partagé l'Empire chinois démembré. Le 1^{er} décembre 1927, il a épousé Mayling Soong, une riche bourgeoise de Shanghai, éduquée aux États-Unis, occidentalisée et néanmoins patriote.

Ce mariage est, pour Chiang, une alliance on ne peut plus profitable: il lui apporte une légitimité politique (une de ses belles-sœurs est la veuve de Sun Yat-sen), le soutien financier du monde des affaires (dans lequel ses beaux-frères sont bien introduits) et la sympathie des puissances étrangères (à travers le réseau missionnaire que sa femme, méthodiste, fréquente). Comme l'Amérique se pique alors de forger à son image une Chine nouvelle, c'est-à-dire une Chine qui serait capitaliste, chrétienne et démocratique, Chiang Kai-shek, bientôt converti lui aussi au protestantisme, fait figure de partenaire providentiel.

Une ombre sur le Généralissime

Tout sourirait, par conséquent, à celui qu'on surnomme le "Généralissime" si la suprématie de son parti nationaliste, le Kuomintang (KMT), n'était pas menacée par l'existence d'un parti communiste, certes marginalisé, mais qui ne s'obstine pas moins à proposer à la nation chinoise une autre voie.

Tout sourirait à Chiang Kai-shek s'il n'y avait les communistes.

Les communistes, Chiang Kai-shek les avait fait massacrer en avril 1927 à Shanghai. Cette déferlante de violence aveugle et impitoyable, qui inspira Malraux pour *La Condition humaine*, s'accompagna d'une vague de terreur qui, selon les estimations du Komintern, élimina 80% des effectifs du PC chinois. Presque réduit à néant, le parti s'était pourtant relevé et, s'effaçant prudemment du paysage urbain, avait opéré un repli stratégique dans les campagnes, en particulier dans les régions montagneuses du centre et du sud de la Chine, où il constitua des "zones rouges".

Providentiels conseillers allemands

Profitant de l'invasion japonaise en Mandchourie qui fragilisait le Kuomintang, le parti communiste réunit nominalement les zones "libérées", en novembre 1931, pour former une "République soviétique chinoise", centrée sur la plus vaste d'entre elles, le "soviét du Jiangxi". Pour Chiang, cependant, l'heure était venue d'en finir, et il ordonna plusieurs "campagnes d'encerclement" pour déloger les communistes. Les quatre premières échouèrent, mais la cinquième, menée à partir de septembre 1933, porta ses fruits. Conseillé par des généraux allemands expérimentés, Hans von Seeckt et Alexander von Falkenhayn (celui qui deviendrait le gouverneur militaire de la Belgique occupée, de 1940 à 1944), Chiang fit édifier des fortins sur plusieurs lignes concentriques autour des positions communistes, resserrant un étau qui finit par asphyxier les assiégés. Au cours de l'été de 1934, les dirigeants du parti parvinrent à la conclusion, non sans en avoir âprement débattu, qu'il n'y avait plus d'autre choix que partir ou périr.

Le décor était planté pour une des plus formidables

aventures humaines. En douze mois, d'octobre 1934 à octobre 1935, quelques dizaines de milliers d'hommes – et quelques dizaines de femmes – vont changer le cours de l'Histoire en combattant, sans doute, mais surtout en marchant. Au départ, nul ne prévoit une odyssée et une hécatombe, mais bientôt la manœuvre tactique pour esquiver les assauts de l'ennemi et échapper à l'anéantissement se transforme en fuite en avant et donne corps à une épopée qui, magnifiée et réécrite, fournira au régime communiste sa légende dorée. Après avoir survécu aux batailles et aux escarmouches, et plus encore à la maladie et à l'épuisement, au terme d'un cheminement de dix mille kilomètres, du fertile sud-est de la Chine jusqu'à l'aride province du Shaanxi, dans le nord, les rescapés de la Longue Marche, déguenillés, éreintés et démoralisés, n'auront en apparence rien d'héroïque. Ils auront pourtant scellé le destin de leur pays en sauvant le parti communiste et en installant solidement à sa tête un chef jusque-là contesté et encore largement inconnu: Mao Zedong.

Une épopée aux dimensions d'un mythe

Comme il sied à toutes les entreprises humaines qui ont pris la dimension d'un mythe, les données factuelles sont controversées. Les avis divergent considérablement, pour commencer, sur le nombre de participants à la Longue Marche. On retient généralement, par facilité sinon soucie d'exactitude, le chiffre rond de 100 000 militaires et civils, alors que les différents biographes de Mao et les historiens de la Chine situent leurs calculs dans une fourchette qui va de la moitié au double de cette estimation. L'évaluation des effectifs arrivés au Shaanxi, un an plus tard, est tout aussi imprécise, va-

Suite page 16